

Violences interpersonnelles dans la vallée du Nil à la Préhistoire

Isabelle CREVECOEUR

DISCUSSION

Nicolas Tessandier : J'avais juste une question, un point qui est peut-être trivial, mais si j'ai bien compris, tu dis que Jebel Sahaba est un cimetière « spécialisé », dans le sens où on y a enterré des individus morts en grande majorité de mort violente.

Isabelle Crevecoeur. Je ne dis pas cela. C'est une hypothèse, mais comme on retrouve d'autres sites avec des niveaux de violence identiques, ce n'est pas mon hypothèse privilégiée.

N. T. : Donc, tu penses qu'ils sont représentatifs de ce qui est arrivé aux populations de cette région dans ce temps donné.

I. C. : Il me semble.

François Bon : Pour aller dans le sens d'I. Crevecoeur sur le fait que ce n'est peut-être pas l'hypothèse qu'il faut privilégier, la difficulté que nous avons eue est de déterminer à quelle tradition technique s'associent ces microlithes. Parce qu'effectivement, ce n'est pas facile de reconstituer une panoplie technique uniquement à partir d'une catégorie fonctionnelle comme celle-ci. De plus, c'est une technologie qui montre une grande diversification. Le meilleur point de comparaison que nous avons trouvé, c'est le site de Tushka, et plus précisément Tushka B. On y trouve par ailleurs des sépultures qui possèdent à peu près de même taux de lésions et, à la différence de Jebel Sahaba, il est associé à un habitat résidentiel. C'est cet habitat résidentiel qui, dans toute la région, fournit la technologie la plus compatible avec les projectiles qui ont par ailleurs massacré les infortunés occupants du cimetière de Jebel Sahaba. On a donc deux sites côte à côte qui témoignent de taux de violence très élevés, dont l'un des deux seulement (parce que l'autre n'a pas d'habitat résidentiel associé, celui-ci n'ayant pas été trouvé, ou en tout cas pas fouillé) possède une technologie compatible. Donc ils ont bien été tués par des gens

qui *a priori* possédaient une technologie assez proche de la leur.

Christian Jeunesse : La diversité des industries est donc perceptible à l'intérieur de la série de Jebel Sahaba. Est-ce une vraie diversité des industries ou une diversité des armatures ?

F. B. : Des armatures.

C. J. : Ce n'est pas tout à fait la même chose.

I. C. : Il y a deux aspects. Le premier est une diversité régionale de ces industries, c'est-à-dire qu'ils fabriquent tous des microlithes, mais visiblement pas de la même manière. C'est ce qui a amené à ces différents noms d'industries que j'ai cités au début. Comme à chaque fois, ce sont, disons, des micro-cultures. Et après, il y a la diversité des armatures.

F. B. : C'est un moment très complexe du point de vue des traditions culturelles. Dans une région restreinte et sur des intervalles de temps assez courts, on trouve des industries très différentes. Ainsi avec ce que tu nous as montré de Wadi Kubbaniya, où l'on observe une industrie complètement différente de celle de Jebel Sahaba. Technologiquement, ce ne sont pas les mêmes fondamentaux. En l'occurrence, c'est un peu plus ancien. Il y a aussi des choses qui sont plus proches dans le temps et qui sont très différentes. Cela, c'est une réalité. L'autre réalité, c'est qu'en plus, dans certaines industries comme celle qui est représentée à Jebel Sahaba et à Tushka B, les gens font des choses assez différentes au niveau des armes. D'ailleurs, tu parles de projectiles à juste titre, mais vu les grandes différences de massivité dans les pointes, on peut penser qu'effectivement une bonne partie sont réellement des projectiles. Certains, d'ailleurs, sont certainement armés en armature latérale, avec des micro-éclats qui seraient complètement indistincts s'ils n'avaient pas été trouvés dans des corps. Sans cela, on ne pourrait pas du

tout deviner que ces éléments ont potentiellement armé des flèches. Et puis, il y a des choses très massives qui, à mon avis, sont plutôt des armes d'hast. Je pense à des armes de corps à corps parce qu'elles sont extrêmement massives, et on ne voit pas du tout quels systèmes d'emmanchement permettraient de fonctionner sur des projectiles légers tels que des flèches.

I. C. : Tu as raison, j'aurais peut-être dû insister davantage sur ces lances.

C. J. : Que sait-on de la durée d'utilisation du cimetière, en dehors du fait de dire qu'il a duré « un certain temps » parce qu'on y voit des recoupements ?

I. C. : On n'a évidemment pas de possibilité de chronologie C14. Pour la plupart, les datations ont été faites sur collagène ; le reste, c'est à partir de la bioapatite, et on obtient des écarts de plusieurs millénaires. Il est évident à mes yeux que ce cimetière n'a pas fonctionné de façon millénaire. C'est plutôt une question de générations, une ou deux générations. Il y a une telle homogénéité dans les pratiques, si l'on compare avec des sites mésolithiques sur lesquels j'ai pu travailler au Soudan central, où on dispose d'une chronologie un peu plus fine et où on sait que le cimetière a été utilisé par exemple pendant un millier d'années. Donc, pendant ce millénaire, il y a eu une évolution des pratiques. Entre les tombes les plus anciennes et les tombes les plus récentes, on observe des changements. Ici, à Jebel Sahaba, c'est incroyable : je n'ai jamais vu un cimetière aussi homogène dans la manière de déposer les corps. Je n'imagine pas qu'il s'agisse d'un dispositif qui ait fonctionné pendant des centaines d'années.

Jean-Marc Pétilion : J'avais un peu les mêmes interrogations au sujet de la chronologie. Je connais très mal ce contexte historique. Cette diversité d'une partie au moins des industries lithiques à cette époque est étonnante. Nous avons déjà discuté pour savoir si cette diversité concerne les seules armatures ou l'ensemble du lithique, et s'il existe d'autres proxies, à part l'industrie lithique, qui montrent cette diversité. La question est de savoir dans quelle mesure on peut dire qu'il s'agit effectivement de groupes contemporains différents ou une micro-chronologie resserrée avec des changements rapides. Étant donné les contextes et les difficultés locales de datation, je pense que cela ne doit pas être évident. J'avais également la même interrogation sur la durée d'utilisation du site, parce qu'en termes d'interprétation sur la place de la violence dans la vie des gens, ce n'est pas tout à fait la même chose si ce site a été rempli en trente ans ou en trois cents ans. Ma dernière question portait sur l'origine des violences. Pour les sites plus récents, tu disais qu'il n'y a pas grand-chose et que, pour une bonne partie, il peut s'agir de violences « domestiques » ou intragroupe. Potentiellement, cette interprétation ne vaut-elle pas aussi pour une partie des traumatismes à Jebel Sahaba, notamment pour tout ce qui relève des fractures de parade ?

I. C. : Évidemment, ces fractures, en tout cas chez les femmes, sont les plus classiques pour parler de violences domestiques. Mais dans les documents qui existent à ce sujet sur ces types de violences domestiques, notamment dans des cas paléo-indiens – je me réfère à ce qui est

utilisable pour comparer ce type d'informations –, les femmes présentent un certain nombre de fractures crâniennes qui sont associées à cette fracture de défense. Or ici, on a très peu de fractures crâniennes chez les femmes. Alors, évidemment, on ne peut pas exclure qu'il s'agisse pour partie de violences domestiques, mais l'absence de différences vraiment marquées entre hommes et femmes sur le reste du squelette me donne plutôt l'impression de réactions différentes à des combats rapprochés, dans lesquels les hommes subissent davantage de fractures.

Jessie Cauliez : Pour compléter l'approche sanitaire de ces populations – c'est donc un peu annexe à la notion de conflit –, on compte donc à peu près 36 % de la population qui a été inhumée sans traces de trauma. Concernant leur état sanitaire, l'étude anthropologique a-t-elle été poussée au point de donner une idée des pathologies ou de ce qui a pu causer la mort ?

I. C. : Non, nous n'avons pas d'indices particuliers. Ce sont des populations qui sont plutôt en bon état. Elles présentent très peu de marqueurs de stress. On trouve énormément de marqueurs de stress au niveau des dents au Néolithique, un peu au Mésolithique. Là, ce sont des populations qui sont en bonne santé.

J. C. : J'avais une autre question, par curiosité. On voit que, chez beaucoup d'individus, les projectiles sont maintenus dans les os, et la blessure cicatrise. Cela me trouble, parce que quand on se blesse et qu'on est pénétré par un corps étranger, on l'extrait pour éviter des infections. Et là, ces traitements consistant à laisser ces projectiles sont récurrents ; cela cicatrise et on n'en meurt pas ?

I. C. : Oui, c'est documenté. Mais il y a aussi des infections. J'ai montré un des cas (un os coxal), où l'ostéolyse est clairement liée à une infection, malgré un début de cicatrisation.

Clément Birouste : J'avais une question par rapport aux fractures de parade sur les ulnas. Si elles sont localisées à droite, plutôt qu'une distinction entre violence domestique ou non, ne traduisent-elles pas le fait que la personne soit armée ? Si l'on considère que la plupart des gens sont droitiers, ils auront tendance à ne pas se défendre avec l'ulna droite s'ils tiennent une arme dans la main droite.

I. C. : En fait, il n'y a pas de différence au niveau de la latéralité. Il y a autant d'atteintes à gauche qu'à droite.

Christophe Darmangeat : J'ai été étonné du fait que beaucoup de flèches aient été tirées dans les jambes, si j'ai bien compris, ce qui ne semble *a priori* pas logique. Un autre point, sur lequel je vais me faire un peu l'avocat du diable, sur le mode « on a une bonne explication, mais est-ce vraiment la bonne ? » : là, si on compare les deux périodes, on constate une diminution de la violence sur les squelettes et on tend à l'interpréter en disant qu'elle résulte d'une diminution objective de la violence dans la réalité sociale. Donc, si on dit que Jebel Sahaba n'était pas un cimetière spécifique pour les gens victimes de violences, l'époque suivante ne pourrait-elle pas avoir connu tout simplement un changement de pratiques funéraires : on se serait mis à réserver des lieux particuliers pour les gens qui étaient tués et qui sont justement les gens qu'on n'a pas retrouvés ? Si je dis cela, ce n'est pas

simplement pour embêter le monde ! C'est parce qu'en Australie on a cette configuration-là, avec, en ethnologie, des gens qui s'entre-tuent à un niveau soutenu, tandis que, dans les quelques cimetières dont on dispose, on ne retrouve absolument pas les victimes de morts violentes. Pourquoi ? Parce que, justement, ceux-là faisaient l'objet d'un traitement funéraire spécifique. Donc, la diminution constatée de la violence est-elle due à la diminution réelle de la violence ou pourrait-elle provenir de pratiques funéraires nouvelles ?

I. C. : En ce qui concerne la première question, je pense qu'il s'agit moins des jambes que des cuisses et de l'abdomen. C'est vraiment souvent dans le haut des fémurs et dans la zone coxale que se situent les marques. Sur la question du type de traumatismes que ces segments lithiques peuvent infliger, l'idée est de trancher. Pour moi, cela fait tout à fait sens : on vise les parties molles. C'est plus facile : c'est une zone facilement identifiable pour viser. Et puis le projectile pénètre, donc fait saigner. Ce sont peut-être des techniques de chasse... on vise ces zones, la bête va continuer à se mouvoir et on la traque jusqu'à ce qu'elle s'épuise. Donc j'imagine que c'est cela. Et puis, ces projectiles, en tout cas à mon avis, n'étaient pas capables de traverser le crâne. Les seuls crânes percés que l'on voit sont ceux des enfants. Donc, peut-être n'était-il pas très efficace de viser la tête, et on préférait cibler les parties molles. Concernant les jambes, je pense qu'il y a des tirs qui résultent d'aléas, mais on a peu de marques sur les tibias, elles se concentrent sur le haut des fémurs, les coxaux – donc les viscères. Ensuite, par rapport à la question des cimetières, évidemment, on ne peut pas exclure l'hypothèse que tu évoques. Mais quand on regarde l'inventaire minutieux des sites au Soudan central – effectué depuis des décennies, depuis les années 1940 avec A. John Arkell –, c'est vraiment un travail incroyable de recensement des sites archéologiques. On a des sites

d'habitat, des sites de chasse, des sites où on se procure des matières premières... toute la panoplie des types des sites a été documentée. Cette zone est extrêmement bien documentée pour le Mésolithique. Donc, pour y avoir travaillé, pour avoir vu et fait ce type de prospection avec différentes équipes, j'ai du mal à imaginer qu'on soit passé complètement à côté de cette pratique, si elle était si prégnante. Les cimetières dont on dispose incluent toutes les classes d'âges, des hommes, des femmes : ils semblent donc bien témoigner de ces populations-là. S'il y avait des cimetières de catastrophe ou des cimetières spécifiques, je serais très étonnée qu'on n'en ait pas identifié au moins un !

Pierre Lemonnier : Trois petites remarques. La première, c'est que les gens chez lesquels je travaille utilisent des flèches en bois. Ils savent pertinemment que cela donne des infections. C'est fait pour cela : on dit que « ça casse, ça fait des petits morceaux ». Donc ça, ces infections dans les os, peut-être cela peut-il se voir aussi ? Le deuxième point, c'est qu'il ne faut pas sous-estimer les accidents domestiques. J'ai lu un jour quelque part le taux de fils d'agriculteurs recalés au conseil de révision à la fin du XIX^e siècle, c'est effarant ! Les gens sont cassés de partout. Alors, c'est dû aux machines, aux charrues, qui peuvent leur être tombées dessus, mais cela existe. Troisième point, bien sûr, certaines sociétés traitent ceux qui ont péri de mort violente de façon particulière. Enfin, pour faire le vieux hibou, je viens d'être visité par les fantômes de R. Creswell, M. Godelier, A.-G. Haudricourt, qui m'ont dit que si vous employez le mot « technologie » comme vous le faites, ils vont venir vous tirer les pieds la nuit ! C'est un système technique, une culture matérielle ; la technologie, c'est la science des forces productives.

<https://doi.org/10.60527/zn3r-7y74>

